

morte dans ses états successifs. Une société qui a beaucoup duré traîne après elle un long passé qui la grandit, il est vrai, et lui donne de la majesté, mais retarde et embarrasse sa marche. Ce passé absorbe les hommes ; la mémoire trop occupée s'exerce et se développe aux dépens de l'imagination, de la réflexion et des autres facultés.

Cet inconvénient serait pourtant beaucoup atténué si une route aplanie, des moyens préparés rendaient cette étude plus facile. Mais, dans les dictionnaires, la science est fractionnée, insaisissable ; elle y est d'ailleurs incomplète, la langue d'hier n'y expliquant pas la langue d'aujourd'hui. Les grammaires ne s'occupent non plus que de la langue moderne ; on y expose des règles sans en chercher la raison dans le passé, sans montrer que tout ce qui est maintenant exceptionnel, irrégulier, a commencé par être normal. Une des bonnes raisons que l'on allègue pour justifier l'étude des langues anciennes, c'est qu'elle est un préliminaire et une condition indispensables de la pleine connaissance de notre propre langue ; mais on ne va pas au delà des préliminaires et, les fondements jetés, on oublie de construire. Il faudrait, pour obtenir cet utile résultat, que les origines de la langue française, ses phases diverses, ses rapports avec les autres langues devinssent l'objet d'un enseignement spécial. Je sais qu'un élève intelligent et curieux peut faire des rapprochements féconds et deviner beaucoup ; mais je ne parle pas de cette éducation exceptionnelle que certains esprits se font à eux-mêmes, quoiqu'avec beaucoup de peine et de temps : sur ce point, comme sur tout autre, on ne doit se fier, ni au hasard pour les rapports à établir, ni à la sagacité courante pour en dégager l'inconnu.

On a dit avec raison que le premier livre d'une langue est son dictionnaire et on en a, par suite, recommandé l'étude. Mais combien auront le courage d'entreprendre la